

de notre économie — outil puissant, créateur de richesse nouvelle, que nous laissons utiliser au profit des autres, alors que logiquement il devrait nous servir.

On répète volontiers que, sans l'argent étranger, nous serions dans l'impossibilité de développer nos ressources naturelles et que nous devons une extrême reconnaissance à tous ceux qui veulent bien placer ici leurs capitaux.

Réfléchit-on que ces capitaux se composent, pour la plus grande partie, des fruits de la petite épargne? Se demande-t-on où les metteurs en œuvre des grandes industries recueillent ces capitaux, quelle portion peut venir de nos propres économies? Se demande-t-on, d'une façon générale, ce qu'il advient de ces économies?

J'aimerais, pour ma part, voir un chercheur patient suivre ces économies, faire toucher du doigt leurs transformations successives, les montrer créatrices de vie et de progrès économiques. Les Canadiens-français ne tarderaient pas à constater qu'une partie de la fortune de leurs concurrents est faite de leur propre force, stupidement négligée. Ils ne tarderaient pas à constater qu'ils n'auraient qu'à le vouloir pour donner à leur propres institutions un essor fécond, pour se fortifier dans tous les ordres de choses. Car il sera éternellement vrai que l'argent est le nerf de la guerre.

L'homme qui a dit: "*Une race, pour être forte, doit être maîtresse des institutions qui reçoivent ses épargnes,*" voyait loin. Et si, depuis cent cinquante ans, nous avons su mettre en pratique cet axiome, que de choses seraient changées!

Que d'industries auraient été créées, que d'ingénieurs, que de techniciens y auraient trouvé asile! Que d'œuvres auraient pu surgir de cette richesse accumulée et multipliée!